

ANDREÏ
KOURKOV

Le jardinier
d'Otchakov



LIANA LEVI



piccolo



Le rouble soviétique, le premier Spoutnik, Nikita Khrouchtchev... Pour Igor, trente ans, tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Le passé pourtant vient toquer à sa porte sous les traits d'un vagabond qui, en échange d'un toit, propose de s'acquitter des travaux de jardinage. Commence alors pour Igor une folle aventure. Dans les valises de cet homme étrange, il trouve un vieil uniforme de milicien. Sitôt enfilé, celui-ci lui permet de franchir l'espace et le temps pour se retrouver dans la petite ville d'Otchakov, au bord de la mer Noire, en l'an 1957. Outre les mœurs des bandits des années 50 et les charmes d'une poissonnière rousse, Igor y découvrira qu'il n'est pas besoin d'être jardinier pour cultiver sa vraie nature.

ANDREÏ KOURKOV, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin* jusqu'à aujourd'hui avec *Les Abeilles grises*, il s'impose comme une figure incontournable sur la scène littéraire internationale.

« Étonnamment, on a le sentiment d'un livre à l'américaine, la mafia, la société engluée dans la débâcle politique, l'amour toujours présent. » *Le Monde*

« Il choisit l'humour et l'ironie pour pourfendre les travers de ses contemporains empêtrés dans une démocratie toute neuve. » *Ouest-France*

Andrei Kourkov

Le jardinier d'Otchakov

*Traduit du russe (Ukraine)
par Paul Lequesne*

LIANA LEVI  *piccolo*

– Maman, y a la voisine dehors qui t’as encore amené un type louche ! lança Igor d’une voix alerte par les portes toutes grandes ouvertes de la maison.

– Pourquoi hurles-tu comme ça?! s’indigna Elena Andreïevna. Elle va t’entendre ! Elle pourrait se vexer !

Elena Andreïevna secoua la tête tout en posant un œil critique sur son fils qui, à l’âge de trente ans, n’avait toujours pas appris à parler, quand il le fallait, à mi-voix, en chuchotant.

Olga, leur voisine de rue, s’était en effet un peu trop soucieuse, un moment, de la vie privée d’Elena Andreïevna. Dès que celle-ci avait emménagé à Irpen avec son fils, après avoir quitté Kiev, elle avait senti la tutelle d’Olga, âgée comme elle de cinquante-cinq ans, et elle aussi vivant seule, sans mari. Elena Andreïevna s’était séparée du sien avant de prendre sa retraite, tant il commençait à évoquer pour elle un élément de mobilier : inerte, silencieux, éternellement mécontent et ne levant pas le petit doigt pour entretenir la maison. Olga, quant à elle, avait trouvé le moyen de ne jamais se marier. Mais elle en parlait avec légèreté, sans regret. « Je n’ai pas besoin d’avoir un homme en laisse ! avait-elle dit un jour. On s’en attache un, et il se transforme aussitôt en cabot ! Il aboie et il mord ! »

Elena Andreïevna sortit, marcha jusqu’au portillon et découvrit là sa voisine accompagnée d’un homme d’environ soixante-cinq ans, au teint hâlé et à la joue

glabre. Il avait le visage expressif, le menton volontaire, les cheveux blancs coupés en brosse, et portait un sac à dos de grosse toile à la couleur passée.

– Léna, je te présente Stepan. Il a retapé mon étable!

Elena Andreïevna posa sur le Stepan en question un regard teinté de douce ironie. Sa voisine n'avait pas d'étable, ni rien à réparer d'ailleurs. Tout était impeccable chez elle! Or elle n'avait pas l'habitude d'accueillir des inconnus dans sa maison sans un bon motif.

Si Stepan releva la lueur d'amusement qu'éveillait sa personne dans les yeux de la dame, il inclina néanmoins la tête d'un air affable.

– Peut-être auriez-vous besoin d'un jardinier? demanda-t-il avec une note d'espoir dans sa voix enrouée.

Il était vêtu avec soin: pantalon noir, lourdes bottines à semelles épaisses, maillot rayé.

– Ce n'est pas plutôt à la fin de l'hiver qu'on embauche des jardiniers? s'étonna Elena Andreïevna à haute voix.

– Mais moi, au contraire, je m'y colle tout de suite, pour en avoir fini avant le printemps: je taille les arbres, je nettoie tout bien, et je reprends ma route. C'est toute l'année que les arbres réclament de l'entretien! Et pas besoin de me payer des fortunes! Comptez cent hryvnias par mois, plus le vivre et le couvert. Avec ça, j'aime bien cuisiner moi-même...

«Cent hryvnias?!» songea Elena Andreïevna, ébahie. «Pourquoi cet homme-là est-il si peu cher? Il n'a pas l'air mal pourtant, il paraît solide!»

Elle tourna la tête. Elle pensait voir son fils et lui demander conseil. Mais Igor n'était pas dans la cour.

Peut-être cela valait-il mieux après tout. Il aurait bien été capable de dire que sa mère déraillait avec l'âge, dès lors qu'il lui fallait réfléchir autant pour embaucher un jardinier à pareil prix !

– C'est petit chez nous, soupira-t-elle, hésitant encore à prendre une décision sans son fils.

– Mais je n'ai pas besoin de loger sous votre toit. Je peux très bien dormir dans un appartement. L'essentiel c'est que j'aie un abri pour l'hiver. Je ne bois pas, et je n'ai rien d'un voleur...

La maîtresse de maison adressa un regard interrogateur à sa voisine. Celle-ci hocha la tête, comme si elle connaissait ce Stepan depuis de longues années.

– Eh bien, restez pour le moment, dit Elena Andreïevna, vaincue. Nous avons une resserre en dur, qui est vide, car nous n'élevons pas de volaille. Vous y trouverez un lit et un matelas. Et aussi une prise de courant. Mais il faut encore que je cause avec mon fils...

Stepan repéra aussitôt la construction de briques derrière la maison, et sur un signe de tête, se dirigea vers elle.

– Tu le connais depuis longtemps ? demanda Elena à sa voisine.

– Il est déjà venu, il y a deux ou trois ans. Il n'a rien volé, il a tout retapé et donné un coup de main au potager. C'est un homme utile...

Elena Andreïevna haussa les épaules et rentra chez elle retrouver son fils.

Igor manifesta une parfaite indifférence à l'embauche inopinée du jardinier. Il était occupé à tirer avidement sur une cigarette quand sa mère lui annonça la nouvelle.

– Il n'a qu'à se charger des patates! déclara Igor. On n'y arrivera jamais à deux.

Stepan expédia l'arrachage des pommes de terre en un rien de temps. Il accomplit la besogne tout seul, et tout seul encore répandit la récolte dans l'arrière-cour pour l'y laisser sécher. Elena Andreïevna se réjouit alors pour la première fois en silence de l'aide qu'il apportait. Elle lui remit sur-le-champ cent hryvnias à titre d'avance. Et le soir elle prépara pour le dîner une daube accompagnée de pommes de terre nouvelles.

Le lendemain matin, Igor fut réveillé par un ébrouement alerte et joyeux. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre de sa chambre restée ouverte et découvrit Stepan, vêtu d'un simple slip noir, qui s'arrosait d'eau froide tirée du puits.

Il nota alors que l'épaule gauche du jardinier était marquée de taches bleuâtres, comme si on avait tenté maladroitement d'effacer un ancien tatouage.

Piqué par la curiosité, Igor sortit lui aussi dans l'arrière-cour et demanda à Stepan de lui vider sur le crâne un seau tiré du puits.

L'eau glacée lui fit l'effet d'une brûlure, mais d'une brûlure agréable. Il s'ébroua à son tour, bruyamment, joyusement. Après quoi il interrogea Stepan sur ses taches bleuâtres.

L'homme considéra tout d'abord le fils de la patronne avec un certain embarras. Ce gars-là valait-il bien la peine qu'on lui parle? semblait-il se demander. Mais les yeux d'Igor, d'un vert limpide, à l'éclat pénétrant, incitaient à la confiance.

– Tu sais, commença Stepan à mi-voix, j'aimerais bien moi-même savoir ce que c'est! J'avais six, sept ans. Ça m'a

fait mal, je me rappelle avoir chialé. Mon paternel a dû me tatouer un message codé. Soit à mon attention, soit à la sienne. Mon oncle ne m'a jamais expliqué la chose en détail. Il m'a seulement raconté que mon père m'avait expédié chez eux, à Odessa, par le train, et qu'il avait ensuite disparu on ne sait où. On ne l'a plus jamais revu. J'ai grandi chez mon oncle Liova et ma tante Maroussia à Odessa. Ce sont eux qui m'ont raconté que ma mère avait plaqué mon père quand j'avais à peu près trois ans. Elle m'a laissé à leur garde. Mon oncle, j'ai eu beau le questionner tant qu'il était en vie, je n'ai jamais réussi à lui soutirer de renseignements précis. Tout ce que je sais, grâce à lui, c'est que mon père n'était pas un type ordinaire. Il a connu trois fois les camps en Sibérie. Pour quelle raison? Mystère! Peut-être que le tatouage signifiait quelque chose d'important? Seulement j'ai grandi, ma peau s'est distendue, le dessin s'est étiré, tellement qu'il est illisible aujourd'hui.

Stepan jeta un coup d'œil aux traces bleues imprimées sur sa peau. Igor se rapprocha de lui, et examina son épaule. La multitude de petits points sombres ne composait plus ni image ni texte.

– Et ton père, à toi, où est-il? lui demanda soudain Stepan.

Igor regarda le jardinier dans les yeux puis secoua la tête.

– Quelque part à Kiev. Maman l'a quitté depuis longtemps. Et elle a bien fait. (Igor soupira.) Il n'avait pas besoin de nous.

– Et donc, tu ne le vois jamais? s'enquit Stepan, d'un ton dubitatif.

Igor ne répondit pas tout de suite. Il réfléchit. Puis de nouveau secoua la tête.

– Pour quoi faire? Je ne me sens pas plus mal comme ça. Je garde de lui deux cicatrices en souvenir.

– Quoi, il te tapait dessus?

Le visage de Stepan avait pris une expression furieuse, sinon féroce.

– Non. Maman l’envoyait avec moi au parc ou bien aux attractions. Il me laissait seul pour aller boire de la bière et causer avec ses copains. Un jour un cycliste m’a renversé et m’a cassé un bras. Une autre fois, ça été pire...

Stepan grimâça.

– C’est bon, dit-il en levant la main. Qu’il aille au diable! Oublions-le!

Amusé par sa réaction, Igor esquissa un sourire et de nouveau étudia le tatouage « effacé » par le temps.

– Vous savez, on pourrait essayer de lire ce code, déclara-t-il après brève réflexion.

– Et comment vas-tu t’y prendre?

– Il faudrait le photographier avec un appareil numérique! Et puis traiter l’image par ordinateur. Peut-être qu’on obtiendrait quelque chose. J’ai un pote informaticien, un vrai pro. Il nous filera un coup de main!

– Eh bien, si tu arrives à le lire, je te paye une bouteille! déclara Stepan avec un léger sourire.

Et à ce moment-là son visage n’exprimait rien d’autre que ce sourire anodin, sans nulle méchanceté, adressé au fils de la patronne.

Igor alla chercher dans la maison son appareil et prit plusieurs photos de l’épaule gauche du jardinier.

Après avoir bu une grande tasse de café au lait, Igor s'installa devant son ordinateur. Il transféra les photos sur la machine. Les agrandit, puis les réduisit, les tritura de diverses manières, mais le tatouage dégradé par les ans demeurait illisible. Les points bleuâtres ne s'étaient changés ni en dessin ni en mot.

– Très bien, déclara Igor, admettant son échec. Je vais aller voir Kolian à Kiev. S'il ne peut rien faire de ce truc, c'est que c'est foutu ! Le jardinier gardera sa bouteille !

Il copia les photographies sur une clef USB qu'il glissa dans une poche de sa veste.

– Maman, je fais un saut en ville ! lança-t-il à Elena Andreïevna. Je serai de retour avant ce soir. Il y a quelque chose que je peux rapporter ?

Elena Andreïevna interrompit son repassage et réfléchit.

– Du pain noir, si tu en trouves du frais ! dit-elle enfin après un assez long silence.

Le soleil se levait déjà. L'air était encore imprégné d'un chaud et plaisant parfum d'été. L'automne tardait à se manifester, comme s'il n'avait pas suivi le calendrier. C'est pourquoi l'herbe était encore verte et les arbres feuillus.

Le minibus à destination de Kiev embarqua Igor cinq minutes environ après que celui-ci fut parvenu à la station. Dès qu'il fut monté, le véhicule démarra sur les chapeaux de roues, comme s'il y avait eu Schumacher au volant, et non un vieux bonhomme mal rasé, à la casquette vissée sur le crâne, qu'on savait être le mari de la pharmacienne du coin.

Le conducteur alluma la radio sur la station Chansons. Puis aussitôt jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer qu'aucune protestation ne s'élevait parmi les passagers. Des passagers, il y en a de toute espèce ! Tenez, par exemple, l'ancienne directrice de l'école, elle ne pouvait pas piffer Chansons. Aussi, en général, dès qu'il la voyait, il éteignait la radio. Mais ce jour-là, visiblement, elle n'avait rien à faire à Kiev, et par conséquent on pouvait rouler en musique.

Absorbé dans ses pensées, Igor songeait à Stepan et à son tatouage. Il vérifia machinalement que la clef USB était bien dans sa poche.

Un instant, un doute lui traversa l'esprit : ce Stepan disait-il la vérité ? Peut-être en réalité avait-il là des tatouages de taulard et avait-il simplement voulu les effacer pour ne pas effrayer les gens ? Il faudrait lui demander s'il avait fait de la prison. D'après ce qu'il avait raconté, son père avait fait trois séjours dans les camps ! La pomme ne tombe jamais loin du pommier... Cela dit, lui-même, Igor, que savait-il de son propre « pommier » ? Rien de bon ! Dieu veuille qu'il ne devienne pas comme lui !

Comme pour illustrer le sujet de ses réflexions, la radio diffusa une chanson de prisonnier, une ballade plaintive qui évoquait une mère attendant le retour de son fils détenu dans un camp. Dès les premières notes, Igor perdit le fil de ses pensées.

Ainsi parvint-il une demi-heure plus tard à Kiev, se contentant de regarder par la fenêtre du minibus, sans songer à rien.

C'est en métro qu'il gagna ensuite la place des Contrats.

Son ami d'enfance, Kolian, travaillait comme programmeur dans une banque. Peut-être pas exactement

comme programmeur, mais il s'occupait d'ordinateurs. Soit il les réparait, soit il assurait la maintenance des logiciels. En tout cas, parmi les connaissances d'Igor, il était le seul spécialiste en la matière et, comme beaucoup d'entre eux, se distinguait par diverses bizarreries, comme si lui-même avait été contaminé un jour par un virus informatique. Il pouvait changer de sujet de conversation ou bien, au lieu de répondre à une question concrète, se mettre à raconter une histoire totalement déplacée. Il était déjà ainsi dix ans plus tôt, et même vingt. Ils avaient eu la chance de grandir ensemble, de fréquenter la même école, et même l'armée ne les avait pas séparés, puisqu'ils s'étaient trouvés tous deux affectés dans la même caserne, près d'Odessa. Pour Kolian, le service militaire avait ressemblé à de longues vacances. Le commandant de l'unité venait juste de faire installer une machine dans son bureau. Kolian lui avait rapidement appris l'essentiel, à savoir l'existence des jeux vidéo. Aussi le colonel l'expédiait-il chaque semaine à Odessa chercher de nouveaux jeux, et comme Kolian n'était pas idiot, il se gardait bien d'en rapporter plus d'un à la fois.

Igor passait souvent le voir quand il habitait encore à Kiev. Juste comme ça, sans but particulier. Pour bavarder et boire une bière. Les conditions de travail de son ami n'avaient rien de bien contraignant. Une seule fois, il avait été appelé sur son portable pour un programme tombé en rade.

« Il est un peu comme le médecin de service », avait alors pensé Igor.

Kolian émergea des entrailles de la banque, un parapluie à la main.

– Mais il ne pleut pas?! s'exclama Igor.

– Maintenant non, concéda Kolian, comme si de rien n'était. Mais dans une demi-heure tout peut changer! Le temps en ce moment est comme le cours du dollar. Il peut varier plusieurs fois par jour!

Ils se dirigèrent vers la rue Khorevaïa et s'installèrent à une table d'un petit café à l'atmosphère intime.

– Qu'est-ce que tu prends? demanda Kolian. Aujourd'hui, c'est moi qui banque!

– Tu es banquier, c'est normal que tu banques! Pour moi ce sera une bière.

– Pas banquier, employé de banque, aussi ne compte pas sur des tartines de caviar avec ta bière!

Quand il eut vidé un verre Ancien Régime d'un demi-litre de bière pression bien fraîche, Igor tira de sa poche la clef USB et la posa sur la table. Puis il rapporta à Kolian l'histoire de Stepan et de son tatouage.

– Alors, c'est possible pour toi?

– Je vais essayer, acquiesça Kolian. Tu n'as qu'à rester te balader dans le quartier du Podol pendant une petite heure. J'ai une journée tranquille aujourd'hui, toutes les bécanes tournent comme il faut. Si j'obtiens un résultat, je te sonne sur ton portable. Et si ça ne marche pas, je t'appelle également!

Quand ils sortirent du café, il commençait à tomber du crachin. Kolian jeta à son ami un regard de vainqueur. Il ouvrit son parapluie et, agitant la main en guise d'au revoir, reprit le chemin de la banque.

Igor n'avait pas envie de se promener sans parapluie, même s'il ne pleuvait pas bien fort. Il dirigea ses pas vers le cinéma Jovten et arriva juste à temps pour voir *Shrek 3*. Il regarda le film et rit de bon cœur. À un moment il s'aperçut qu'aucun enfant n'assistait à la séance. Uniquement des retraités, hommes et femmes.

Il en fut un instant étonné, mais un instant seulement, car l'âne du dessin animé commit alors une nouvelle gaffe amusante.

Ce n'est qu'au sortir de la salle, de retour dans le hall, qu'Igor découvrit la raison d'une si étrange et si particulière sélection de spectateurs. Au mur était affichée cette annonce : *Les retraités et les invalides des trois catégories ont droit à une séance gratuite dans notre établissement chaque mardi à 12h 00.*

La pluie avait cessé. Cependant de lourdes nuées s'attardaient dans le ciel. Igor se dirigea sans se presser vers la banque où travaillait Kolian, avec l'espoir que son ami l'appellerait justement durant le trajet. Son attente ne fut pas déçue. À peine était-il en vue de l'enseigne de l'établissement que son portable sonnait dans sa poche.

- Allez, rapplique ! lui dit Kolian d'une voix joyeuse.
- J'y suis déjà !
- Comment ça ?
- En face de l'entrée, expliqua Igor.

Kolian sortit deux minutes plus tard, il tenait à la main une feuille de papier roulée.

- Alors, montre ! dit Igor à son ami, mourant de curiosité.

- Holà ! Tu crois que je vais tout te dévoiler maintenant ? répondit Kolian, d'un ton perfide. Non ! Prends patience ! Tu es à présent mon débiteur ! Or, justement, je crève la dalle ! Et quand j'ai la dalle, je suis mauvais. Enfin, disons que je ne suis pas bien disposé...

Et sur ces mots, il entraîna Igor dans un café.

En chemin ils passèrent devant le club Petrovitch.

- Oh ! Regarde ça ! s'exclama Kolian en désignant du doigt une affiche à gauche de l'entrée.

Tous les trois vendredis, nous organisons une Retro Party.

*Les participants pourront gagner des vacances
en Corée du Nord, un voyage à Cuba ou une excursion
à Moscou avec visite nocturne du mausolée de Lénine.*

– Génial! (Kolian posa un regard enfiévré sur son ami.)
Tu imagines? Une nuit dans le mausolée! L'obscurité qui
règne, et juste toi et... Lénine! Pas mal, non?

Igor haussa les épaules. Il pensait à tout autre chose.

– Tu pourrais peut-être me montrer quand même?

– Non, je ne montre rien l'estomac vide! souffla
Kolian, et, après un dernier regard à l'affiche, il reprit
sa marche.

Cinq minutes plus tard, ils entraient au café
Borchtchik.

– Qu'est-ce que tu prends? demanda Igor, conscient
que Kolian se ferait un plaisir de le laisser lanterner, ne
serait-ce que pour avoir le loisir d'observer l'expression
à la fois amicale et exaspérée qui ne manquerait pas de
naître sur son visage, tant sa curiosité réclamait d'être
assouvie sur-le-champ.

– Eh bien, ce sera une salade «Capitale», une
okrochka et une *kompot*¹! répondit Kolian.

Igor transmit aussitôt l'information à la serveuse,
sans rien commander pour lui. Kolian s'installa en face
de son ami.

– Mais tu ne manges rien? demanda Kolian, surpris.

1. L'*okrochka* est une soupe froide à base de kvas, de légumes, de
viande ou de poisson; la *kompot* est une sorte de décoction de fruits,
frais ou secs. (Les notes sont du traducteur.)

– J’ai l’appétit coupé par ta faim et par ma curiosité, répliqua Igor avec un sourire crispé. Alors ?! Tu me montres ça ?

– Bon, d’accord, tiens !

Kolian lui tendit la feuille de papier. Igor la déroula. L’impression était en noir et blanc, ou plutôt en gris et blanc, mais le résultat était parfaitement lisible. L’épaule de Stepan n’était pas visible sur l’image, en revanche plusieurs mots étaient apparus ainsi qu’un dessin. Les lettres obtenues étaient inégales, tremblées, comme prêtes à se désagréger à nouveau en une vague constellation de points.

– OTCHAKOV 1957. CHEZ EFIM TCHAGUINE, lut Igor.

Sous ces mots figurait une ancre.

– Où c’est, ça, Otchakov ? demanda Igor.

– Quoi, tu ne sais pas ? s’exclama Kolian. C’est sur la mer Noire, quelque part entre Odessa et la Crimée. À deux pas de l’île de Berezan, là où le lieutenant Schmidt¹ a été fusillé ! Mais peut-être n’as-tu jamais entendu parler non plus du cuirassé *Potemkine* ?

Igor hocha la tête, se représentant à peu près la position de cette petite ville sur la carte d’Ukraine.

– Mais sans blague, il ne savait vraiment pas ce qu’on lui avait tatoué ? s’enquit Kolian.

Igor esquissa un sourire. À l’évidence, c’était au tour de son ami informaticien d’être dévoré de curiosité.

– Eh bien non, il n’en savait rien.

Ils passèrent encore une demi-heure ensemble avant de se séparer.

1. Piotr Petrovitch Schmidt (1867-1906) : officier de marine russe qui fut l’un des chefs de la révolte de la flotte de la mer Noire en 1905.

– Eh! N’oublie pas que dans deux semaines, c’est mon anniversaire! Je vous attends, toi et ton cadeau! lança Kolian à Igor alors que celui-ci s’éloignait déjà.

– Si tu me le rappelles à temps, je viendrai! promit Igor en se retournant brièvement.

Avant de reprendre le minibus, il prit soin d’acheter une miche de pain de seigle.

Durant le trajet, son regard ne cessa de revenir à l’image du tatouage reconstitué par l’ordinateur. Son imagination mettait son cerveau en effervescence, et même la station de radio Chansons se révélait désormais incapable de détourner son attention des quelques mots et de l’ancre imprimés sur la page. Il était allé à Kiev avec une énigme et il rentrait chez lui, à Irpen, porteur d’une autre. Ou plutôt, l’énigme était toujours la même, mais elle était à présent plus réelle et par conséquent plus intéressante, sinon captivante.

Passé le portillon, Igor se dirigea droit vers la remise, derrière la maison.

Stepan était assis sur un tabouret, collé contre le mur. Le nez plongé dans un bouquin.

– Qu’est-ce que vous lisez? demanda Igor.

– Oh rien, un truc sur la guerre, répondit Stepan en se levant.

Il referma le livre et le posa sur le siège, face retournée, comme s’il voulait cacher à Igor le nom et le titre de l’ouvrage.

– Eh bien moi, j’ai réussi à le déchiffrer, votre tatouage! lâcha Igor, fanfaronnant malgré lui comme un gosse.

– Ah ça par exemple! s’exclama le jardinier, pan-tois. Et qu’est-ce que ça donne?

Igor lui tendit la feuille de papier.

– Otchakov, mille neuf cent cinquante-sept, chez Efim Tchaguine, lut-il lentement, à haute voix, puis il resta comme pétrifié, les yeux rivés sur la page imprimée.

Igor se tenait immobile, attendant quelque réaction concrète de la part du jardinier.

– Laisse-moi, lui dit soudain celui-ci avec froideur. J'ai besoin d'être un peu seul. Pour penser.

– Un penseur maintenant! grommela Igor avec dédain, d'une voix à peine audible, avant de tourner les talons.

Il pénétra dans la maison. Déposa dans la cuisine le sac en papier contenant la miche de pain. Jeta un coup d'œil à la vieille balance à deux plateaux trônant sur l'appui de fenêtre. L'un des plateaux contenait une collection de poids de toute taille, depuis le tout léger de vingt grammes, jusqu'au gros de deux kilos. L'autre supportait le carnet de comptes où étaient consignées les dépenses, carnet lui aussi écrasé par un poids, comme s'il eut pu s'envoler. Cette balance était un peu le bureau personnel de sa mère. Elle y laissait les papiers dont elle avait besoin et, quand elle préparait la cuisine, elle vérifiait le poids des ingrédients, bien qu'elle fût capable de couper, à coup sûr, et sans pesée, un morceau de beurre d'exactly cent grammes, ou de verser dans une jatte pile deux cents grammes de farine.

Igor se servit un verre de lait et s'en fut au salon regarder la télé. Nouvelle Chaîne passait justement un film policier. D'ordinaire, il eût regardé le film jusqu'au bout, mais ce jour-là tout lui paraissait sans intérêt. Tout, excepté le mystérieux tatouage. Après un quart d'heure à se morfondre devant l'écran, Igor renfila ses chaussures et sortit dans la cour. Il s'approcha de la

remise et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Mais Stepan n'y était pas. Il n'était pas non plus dans le jardin, ni dans le potager.

Igor entra pour vérifier si les affaires du jardinier étaient toujours là. Son sac à dos pendait à un clou au-dessus du lit, et ses vêtements, bien pliés, comme s'ils sortaient de la blanchisserie, étaient soigneusement rangés sur la vieille étagère de bois, à côté d'un rabot et d'autres outils de menuisier.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du
Centre national du livre

Titre original: *Sadovnik iz Očakova*

© 2010 by Andreï Kourkov and 2012 by
Diogenes Verlag AG Zürich

© Éditions Liana Levi, 2012, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © D.R.

Cette édition électronique du livre *Le Jardinier d'Otchakov* de Andreï
Kourkov a été réalisée en mai 2022
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-0674-1)
ISBN ePDF: 979-10-349-0676-5